

ASSIA DJEBAR: L'ÉCRITURE OU LA RECHERCHE DE L'IDENTITÉ

Marina Mancinelli

J'écris parce que je ne peux pas faire autrement, parce que la gratuité de cet acte, parce que l'insolence, la dissidence de cette affirmation me deviennent de plus en plus nécessaires. J'écris à force de me taire. J'écris au bout ou en continuation de mon silence. J'écris parce que, malgré toutes les désespérances, l'espoir (et je crois: l'amour) travaille en moi...(Djebar 1986)

Le 22 octobre, Assia Djebar a reçu le „Friedenspreis des Deutschen Buchhandels“ parce qu'elle, „mit ihrem Werk ein Zeichen der Hoffnung gesetzt hat. Für die demokratische Erneuerung Algeriens, für den inneren Frieden in ihrer Heimat und für die Verständigung zwischen den Kulturen.“ Une des écrivaines les plus appréciées au niveau international, son oeuvre aux multiples facettes est intensément liée à la réalité de son pays, l'Algérie, à son identité de femme ainsi qu'à la rencontre - au choc-culturelle et historique avec l'Europe. Une oeuvre caractérisée par une préoccupation primordiale de la condition humaine, d'un exil spirituel qui devient une condition de l'être, une expérience ontologique qui ne se situe pas dans l'espace, qui est angoisse: „Il y a ceux qui oublient ou simplement qui dorment. Et ceux qui se heurtent toujours contre le mur du passé...Ce sont les véritables exilés“¹

Examiner d'une manière exhaustive la complexité de l'écriture d'Assia Djebar à travers l'ensemble de ses écrits n'est pas une tâche qui peut être achevée dans le cadre de cet article.

Nous nous sommes donc contentés de nous limiter à l'observation d'une identité aussi complexe et problématique dans *L'Amour, la fantasia*, roman qui nous semble illustrer, plus que tout autre, la particularité de l'écriture d'Assia Djebar.

Paru en 1985, ce roman concentre autobiographie, fiction, intertextualité, ora-

¹ Femmes d'Alger dans leurs appartements, *Recueil de Nouvelles, Des Femmes*, 1980, 96

lité à travers une alternance et une confrontation de la vie, l'enfance et l'histoire.

Le livre est en fait composé d'un mélange de récits historiques qui se rapportent aux premières années de la colonisation de l'Algérie par les Français et d'un récit de vie d'une narratrice anonyme. L'autobiographie y est omniprésente à travers les événements composant la vie de l'auteur que les différentes figures sont amenées à vivre, mais la fiction s'impose également par la personnalité particulière de chaque personnage.

Si une autobiographie est „un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité“ (Lejeune 1975, 14), Assia Djébar a toujours voulu éviter de donner à ses romans un caractère autobiographique „par peur de l'indécence et par horreur d'un certain strip-tease intellectuel [...]“. (Jeune Afrique 1962)

Nécessité d'écrire, nécessité de s'écrire et donc s'exposer au regard des autres: comment peut-on concilier ces deux contraintes opposées? Les premières pages de *L'Amour...* présentent les moments les plus importants de la vie de l'écrivaine: la première partie raconte d'une „*fillette arabe allant pour la première fois à l'école*“ dans un village „*aux ruelles blanches, aux maisons aveugles*“, amenée main dans la main du père, „... *un fez sur la tête, la silhouette haute et droite dans son costume européen... instituteur à l'école française*“ (Djébar 1987, 11). La narration de l'adolescence commence avec les „*premières lettres d'amour*“, un amour destiné au silence, à des mots jamais proférés. Pourquoi? Son enfance déchirée entre domination étrangère et tradition, école française et école coranique, mot et parole, nous est présentée en petits cadres qui montrent diverses façons de vivre dans la société algérienne de l'époque. Tous les rapports intimes semblent se manifester dans l'écrit: la lettre est la protagoniste de ces liaisons et l'écriture semble la seule possibilité de s'ouvrir à l'autre, de s'adresser à lui sans détours; une réserve ignorée par les colonisateurs français qui, au contraire, semblent s'exposer sans pudeur aux regards indiscrets.

D'où la choix de la lettre dans les rapports amoureux de la narratrice. Mais les lettres, écrites en français, impliquent déjà une distance, une séparation, une condamnation de la relation amoureuse:

Anodine scène d'enfance: une aridité de l'expression s'installe et la sensibilité dans sa période romantique se retrouve aphasique [...] un nœud résista: la langue française pouvait tout m'offrir de ses trésors inépuisables, mais pas un, pas le moindre de ses mots d'amour ne me serait réservé... (Djébar 1987, 11)

Les mots écrits dans la première lettre d'amour reçue, et détruite par le père, dont elle ramasse les morceaux de la corbeille, sont destinés à devenir l'obstacle à l'expression de ses sentiments, leur interdiction, à *„réparer tout ce que lacéraient les doigts du père“* (Djébar 1987, 75) Ces lettres voilaient l'amour plus qu'elles ne l'exprimaient: *„Écrire devant l'amour... Dès lors l'écrit s'inscrit dans une dialectique du silence devant l'aimé.“*

La langue française a définitivement altéré l'identité de la narratrice: étudier à l'école française l'a privée de l'école coranique et du chant maternel. Le père est une figure bivalente, évoqué plusieurs fois comme libérateur et collaborateur mais aussi coupable d'avoir „vendu“ sa fille au colonisateur: *Fillette arabe dans un village du Sahel algérien... main dans la main du père... .“*. (Djébar 1987, 11) Cette intrusion dans la vie privée de la narratrice à cause de la langue française représente la perte de la chaleur du harem, l'oubli des paroles et des chants d'une culture orale en disparition:

Le français m'est langue marâtre. Quelle est cette langue mère disparue, qui m'a abandonné sur le trottoir et s'est enfuie? Langue - mère idéalisée ou mal aimée, livrée aux hérauts de foire ou aux seuls geôliers! ... Sous les poids des tabous que je porte en moi comme héritage, je me retrouve désertée des chants de l'amour arabe. Est-ce d'avoir expulsé de ce discours amoureux qui me fait trouver aride le français que j'emploie? (Djébar 1987, 240) ...En fait je cherche, comme un lait dont on m'aurait autrefois écartée, la pléthore amoureuse de la langue de ma mère. (Djébar 1987, 76)

Écrire en française ne fait qu'approfondir encore le fossé qui la sépare des siens et l'exile définitivement de l'amour qui ne peut s'exprimer pour elle que dans la langue arabe, langue des tendres bercements de sa mère. Une langue française

„...sarcophage des miens; je la porte aujourd'hui comme un messenger transporterait le pli fermé ordonnant sa condamnation au silence, ou au

cachot. Me mettre à nu dans cette langue me fait entretenir un danger permanent de déflagration. De l'exercice de l'autobiographie dans la langue de l'adversaire d'hier... ." (Djebar 1987, 241)

Écrire son autobiographie c'est d'abord se mettre à nu, dévoiler tous les secrets de son âme: „De là le recours aux commencements, à l'enfance et à l'adolescence, parce que ces époques sont marquées par une spontanéité plus grande où s'affirment les lignes directrices, à l'état naissant, d'une vie qui se cherche...“ (Gusdorf 1975, 973). L'adolescence c'est l'âge auquel s'arrête l'aventure de la narratrice de *L'Amour*, ... Un silence pesant s'impose au moment où la femme tente de s'écrire. Le voyage à Paris pour mener des études universitaires, la noce avec un jeune étudiant algérien, la participation à la guerre de libération d'Algérie ... Ces traces de vie, évoquées par petites phrases, ne respectent pas un ordre chronologique, une linéarité de parcours.

Tenter l'autobiographie par les seuls mots français, c'est, sous le lent scalpel de l'autopsie à vif, montrer plus que sa peau. [...] Parler de soi-même hors de la langue des aïeules, c'est dévoiler certes, mais pas seulement pour sortir de l'enfance, pour s'en exiler définitivement. Le dévoilement, aussi contingent, devient, comme le souligne mon arabe dialectal du quotidien, vraiment „se mettre à nu“." (Djebar 1987, 177-178)

Cette aphasie, cette impossibilité de se mettre totalement à nu, l'emmène à se cacher, à se chercher dans la mémoire d'une identité collective, un „Nous“ d'enfants et de femmes (aïeules, tantes, voisines). Et, à côté d'un français pour l'écriture secrète, la découverte de l'arabe pour les soupirs à Dieu, du libyco-berbère pour retrouver le contact avec les plus anciennes idoles mères et le langage du corps.

L'autobiographie dévie alors vers des scènes appartenant à l'oralité de la femme, d'une Algérie-femme impossible à apprivoiser, pas seulement par son cri, mais par son usage du silence. D'où la nécessité d'évoquer les lieux du silence et du cri qui permettent aux femmes muettes de laisser libre cours au corps sans avoir à nommer les frustrations et les craintes.

Le roman se peuple alors de cris, un retour à la non-parole, un retour au langage muet et sourd des femmes d'hier vivantes dans le silence de leurs murmures:

Écrire en langue étrangère, hors de l'oralité des deux langues de ma région natale (...), écrire m'a ramené aux cris des femmes sourdement révoltées de mon enfance, à ma seule origine. Écrire ne tue pas la voix, mais la réveille, surtout pour ressusciter tant de sœurs disparues. (Djébar 1987, 229)

Le respect profond pour son Algérie encore sanglante l'empêche de la plaindre et

Dans la gerbe des rumeurs qui s'éparpillent, j'attends, je pressens l'instant immanquable où le coup de sabot à la face renversera toute femme dressée libre, toute vie surgissant au soleil pour danser! Oui, malgré le tumulte des miens alentour, j'entends déjà, avant même qu'il s'élève et transperce le ciel dur, j'entends le cri de la mort dans la fantasia. (Djébar 1987, 255-256)

Le „je“ d'une femme à la recherche d'elle-même s'écrit à travers une remontée dans la mémoire et un questionnement du passé et se retrouve dans son appartenance sociale et historique. L'écriture, d'abord instrument d'usurpation et de possession de l'autre, colonisation des signes qui accompagne et suit la conquête et l'invasion de la patrie, devient en même temps découverte du monde, arme de contestation, refus aveugle de la tradition et première étape vers la libération. En suite, en permettant l'affirmation de soi et le rétablissement de la filiation avec les ancêtres, elle se révèle lieu de rencontre avec l'autre, fusion du „je“ dans l'universel.

Abstract

Am 22 Oktober 2000 erhielt Assia Djébar den Friedenspreis des Deutschen Buchhandels - ein Zeichen der Hoffnung für die demokratische Erneuerung Algeriens, für den inneren Frieden in ihrer Heimat und für die Verständigung zwischen den Kulturen. Das Schreiben von Assia Djébar ist eng mit der gesellschaftlichen und politischen Realität ihres Landes, ihrer Identität als Frau wie auch mit der historischen-kulturellen Beziehung zu Europa verbunden.

In diesem Artikel geht es nicht um eine vollständige Auseinandersetzung mit dem komplexen Werk von Assia Djébar sondern um das zentrale Thema Identität anhand des Romans „*Fantasia*“ („*L'Amour, la fantasia*“), in dem die Besonderheit des Schreibens von Assia Djébar beson-

ders stark zum Ausdruck kommt. In dem 1985 veröffentlichten Roman wird in einer schönen Alternanz von Autobiographie, Fiktion, Intertextualität und Oralität das Leben, die Kindheit und die Geschichte beschrieben: das Buch ist in der Tat eine Mischung aus historischen Erzählungen über die Kolonisation durch Frankreich und Erzählungen aus dem Leben einer anonymen Schriftstellerin. Trotz ihres Bedürfnis, durch das Schreiben von sich zu erzählen wollte Assia Djébar stets vermeiden, sich durch die autobiographischen Züge ihres Schreibens wirklich zu öffnen.

Auf Deutsch ist „L’amour, la fantasia“ unter dem Titel „Fantasia“ als Taschenbuch des Unionverlags erhältlich. Aus dem Französischen von Inge M. Artl 336 Seiten, broschiert DM/sFr 18.90.-, öS 138.– ISBN 3-293-20031-1

Bibliographie

- Bonn, Ch. 1985. Le Roman algérien de langue française. Paris: L’Harmattan
 Chikhi B. 1990. Les Romans d’Assia Djébar. Alger: Office des Publications Universitaires
 Djébar, Assia. 1986. „Gestes acquis, gestes conquis“, lettre publiée dans Présence de femmes. Alger: Ed. Hiwar
 Djébar, Assia. 1987. L’Amour, la fantasia. Jean-Claude Lattès
 Gusdorf, G. 1975. „De l’autobiographie initiatique à l’autobiographie genre littéraire“ dans „Revue d’Histoire Littéraire de la France, 6/ 1975, 973
 Gusdorf G. 1991. Les Ecritures de moi: Lignes de vie I. Odile Jacob
 Lejeune, Ph. 1975. Le Pacte autobiographique. Collection Poétique, Editions du Seuil
 Niang, Sada.(ed.). 1996. Littérature et cinéma en Afrique francophone. Paris: L’Harmattan

Andere Quellen:

Jeune Afrique, 87, 4 juin 1962

<http://sir.univ-lyon2.fr/limag>

<http://www.unionsverlag.ch/authors/djébar/index.htm>